Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (2000)

Heft: 31: Eros & Literatur = Éros & littérature

Artikel: Échos platoniciens dans quelques discours sur l'amour : Urfé, Apulée, La Fontaine

Autor: Bertaud, Madeleine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1006479

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Madeleine Bertaud

Échos platoniciens dans quelques discours sur l'amour

Urfé, Apulée, La Fontaine

Il y a de l'outrecuidance à prendre la parole dans un colloque de comparatistes sans l'être moi-même. Mais quoi de plus plaisant que parler de l'amour? Sa présence dans la littérature est si fréquente et si variée que la tentation de comparer, et particulièrement de comparer les arts d'aimer, s'empare du lecteur, même de celui qui ne connaît pas les bonnes méthodes. Je me suis déjà livrée à cet exercice à propos des romans sentimentaux français du XVIIe siècle[1]. Aujourd'hui je me propose de rapprocher librement amour et platonisme, à propos de quelques œuvres qui les conjuguent sur des modes différents: *L'Astrée*, qui fut le principal organe de la diffusion du néo-platonisme dans la France du premier XVIIe siècle, *Les Métamorphoses* d'Apulée, écrites dans les années 160 de notre ère, et la *Psyché* que La Fontaine publia en 1669.

Rapprochement libre, disais-je, dans un ordre ou plutôt dans un désordre qui me permettra de respecter un des usages de la critique historique: étudier une œuvre dans ses rapports avec sa source, mais pas de suivre l'histoire du platonisme. Autant donc l'avouer: le platonisme me sera surtout prétexte à parler de l'amour. D'ailleurs, des trois auteurs convoqués, le seul La Fontaine fut bon connaisseur de Platon lui-même, que son ami Maucroix avait traduit et qu'il lisait probablement aussi en traduction latine; il ne cessa de

1 "Réflexions sur la présence ou l'absence d'arts d'aimer dans quelques romans du XVIIe siècle", *L'Amour à l'époque moderne*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994, pp. 85-100.

l'admirer[2], et selon le témoignage de Louis Racine, dans ses vieux jours, il n'ouvrait plus la bouche que pour parler de Platon[3]. Cependant, ce n'est pas au philosophe de l'Académie, mais à l'Africain Apulée que renvoient ses *Amours de Psyché et de Cupidon*. Or il ne faut pas exagérer, dans la "prose milésienne"[4] de ce dernier, l'importance du platonisme: d'une part, la doctrine à laquelle il fut initié lors de son séjour athénien, nourrie d'influences diverses, n'était plus exactement celle du fondateur; d'autre part, son récit le montre curieux de tout (métempsychose, pratiques magiques, rites initiatiques) et surtout, résolument gai – un bon vivant, en somme. Quant à Honoré d'Urfé, il avait reçu, au collège de Tournon, une formation philosophique de qualité, mais les jésuites n'abordaient Platon, dont ils se méfiaient, que dans la mesure où il servait à comprendre Aristote. En fait, c'est un peu plus tard qu'Urfé, curieux par tradition familiale et par goût de l'Italie, découvrit et adopta les conceptions platoniciennes de l'amour, relayées et modernisées par maints trattatistes: Marsile Ficin, commentateur du *Banquet*, Bembo, Equicola, Hebreo, Pic de la Mirandole notamment. C'est ce néo-platonisme très ouvert qu'il exposa dans ses *Épîtres morales,* avant d'en tirer l'art d'aimer dominant dans *L'Astrée*[5].

❦

L'intrigue principale de ce roman est simple: victime de la perfidie d'un rival, injustement accusé d'infidélité par sa ber-

2 Voir La Fontaine, *Œuvres complètes*, t. II (*Œuvres diverses*, éd. de Pierre Clarac), Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1958, pp. 653-655: il fait encore son éloge en 1685, dans l'*Avertissement* des *Ouvrages de prose et de poésie* publiés à cette date.

3 Rappelé par P. Clarac ainsi que d'autres témoignages concordants, éd. citée, p. 994.

4 Les citations des *Métamorphoses* d'Apulée renvoient à l'édition de Pierre Grimal, *Romans grecs et latins*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1958, ici, p. 145.

5 Sur ces questions complexes, on trouvera toutes les précisions nécessaires dans l'ouvrage de Maxime Gaume, *Les Inspirations et les sources de l'œuvre d'Honoré d'Urfé*, Saint-Étienne, Centre d'Études foréziennes, 1977.

gère, Céladon s'entend condamner à l'exil: "Va-t-en, déloyal, lui dit-elle, et garde-toi bien de te faire jamais voir à moi que je ne te le commande"[6]. Dans un geste d'absolue soumission, et quoiqu'il ne comprenne pas quelle faute il a pu commettre, l'adolescent se jette dans la rivière, un Lignon aux eaux tumultueuses, auquel il n'échappera que pour traîner une languissante vie et subir beaucoup d'épreuves, avant d'atteindre enfin à l'heureux dénouement. Cette obéissance du berger, poussée jusqu'au renoncement à la vie, s'éclaire dès que l'on considère les "douze Tables des Lois d'amour" qu'il rédigera pendant son malheur et déposera sur l'autel de la déesse Astrée, dans le temple champêtre qu'il lui aura édifié de ses mains.

Ces Tables rappellent le Décalogue, et de plus près la Loi romaine des XII Tables, et encore les douze règles qu'au Moyen Âge, dans son traité *De Amore*, André le Chapelain assurait lui avoir été données par "le roi d'Amour". Leurs lois sont destinées aux jeunes gens qui aspirent à se conformer à un modèle, à un idéal. D'emblée, elles posent l'amour comme un absolu:

> Qui veut être parfait amant,
> Il faut qu'il aime infiniment: [...]
>
> Et que cet amour soit un dieu,
> Qu'il adore pour toute chose. (Tables I et II, part. II, p. 181)

Les Tables qui suivent développent les différents aspects que doit prendre cette religion dans son application – ce qu'Urfé appelle le *service* de la belle. Car l'amant est le *serviteur* de celle-ci (Astrée appelle souvent le berger "mon serviteur"). Comme tel, il doit l'aimer infiniment, constamment, aussi longtemps qu'il vivra et dans la plus complète abnégation:

> Qu'il arrête tous ses désirs
> Au *service* de cette belle,
> Voire qu'il cesse de s'aimer,

6 *L'Astrée* est citée dans la réimpression donnée par Slatkine de l'édition Vaganay, cinq parties, Genève, 1966. Les soulignements sont miens. Ici, part. I, p. 13.

Sinon que d'autant qu'aimé d'elle,
Il se doit pour elle estimer. (Table III)

Le mot de "service" se retrouve à la onzième Table, aux accents plus intenses encore:

Que la perte de la raison
Que les liens et la prison,
Pour elle en son âme il chérisse,
Et se plaise à s'y renfermer
Sans attendre de son *service*
Que le seul honneur de l'aimer.

Naturellement, la belle ainsi adorée ne peut être reconnue coupable d'aucune erreur:

Que son amour fasse en effet
Qu'il juge en elle tout parfait. (T. VII)

C'est bien ce qu'a fait Céladon, qui accusé, n'a pas même songé à plaider sa cause. Quant à son dépérissement dans l'éloignement, il illustre le contenu de la dixième Table:

Qu'il tienne les jours pour perdus
Qui loin d'elle sont dépendus.

Ce véritable héroïsme amoureux est radicalement opposé aux valeurs masculines et aristocratiques de la société du temps. L'amour est désir de beauté. La beauté des créatures, qui reflète celle du Créateur, n'est pas trompeuse: à la perfection physique correspond celle de l'esprit et du cœur. Or la beauté est d'abord le propre des femmes, qui sont donc "véritablement plus pleines de mérites que les hommes", et intermédiaires entre ceux-ci et le divin (voir part. III, pp. 512-513).

Chacun sait qu'à la cour du Vert Galant, on ne platonisait pas, et que sur l'exemple du maître, l'on aspirait généralement à autre chose qu'à l'union mystique des amants en Dieu. La conduite du roi n'expliquait d'ailleurs pas tout: depuis des décennies, la guerre et ses horreurs avaient bien fait reculer la civilité propre au temps des premiers Valois. C'est parce que le besoin de raffinement se faisait fortement sentir, dans la vie de société comme dans la vie sentimentale, qu'un tel art

d'aimer a plu, séduisant non seulement les dames, qui avaient beaucoup à y gagner, mais aussi des hommes, qui rêvèrent de vivre "à la Céladon". Cependant quel est celui, si idéaliste qu'il soit, qui envisage volontiers de faire des efforts gratuitement? Le succès de *L'Astrée* tint aussi à la réussite de Céladon, qui se voit finalement, en compagnie de sa bien-aimée, couronné par Amour en personne, venu tout exprès dans le ciel forézien pour donner à leur union le grand éclat qu'elle mérite. Ainsi se réalise la promesse faite au berger par son père spirituel, le druide Adamas: "Les désastres que vous ressentez, encore qu'en d'autres on les doive appeler punitions, en vous toutefois, nous les nommerons des témoignages et des épreuves d'amour et de vertu, qui enfin réussiront de telle sorte à votre avantage, que vous pourrez dire avec raison, que vous n'eussiez jamais été assez heureux, si vous n'eussiez été trop malheureux" (part. II, p. 80). Les théories néo-platoniciennes ont été revues et corrigées par Urfé, de manière tout à fait sympathique, dans le sens du réalisme, au nom du droit des individus à être heureux.

Du roman pastoral, la XVIIiémiste que je suis devrait sans plus attendre aller au récit lafontainien, quittant les bords du Lignon pour admirer les splendeurs du parc de Versailles, mais ce serait négliger le conseil du guide, qui suggère dans sa Préface le détour par certaine caverne peu accueillante, rien moins qu'un repaire de brigands: "pour le principal poinct qui est la conduite, [...] Apulée me fournissoit la matière"[7]. L'histoire d'Amour et de Psyché, qui figure aux livres IV à VI des *Métamorphoses*, est du cru de leur auteur: elle ne figurait pas dans la ou les versions antérieures dont il s'est inspiré pour écrire l'histoire de ce Lucius qui, malencontreusement transformé en âne, connaît avant de retrouver face humaine tant d'étonnantes aventures. C'est apparemment la première mise en forme littéraire d'archétypes folkloriques répandus un peu partout, autour de l'interdit et de sa transgression, de la belle et du monstre... Or très vite, l'histoire a

7 La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, éd. de Michel Jeanneret avec la collaboration de Stefan Schœttke, Paris, Hachette, "Le Livre de Poche classique", 1999. Préface, p. 53. Toutes les citations de *Psyché* renvoient à cette édition.

été lue comme une allégorie du parcours initiatique de l'âme, tel que Platon l'avait exposé notamment dans son *Phèdre:* l'âme exilée de son premier séjour, souffrante, doit se purifier affin de pouvoir rejoindre le monde des essences; l'amour, qui est, comme je l'ai déjà rappelé, désir de Beauté (mais le Beau et le Bien ne font qu'un), est le grand agent de son retour. En chargeant, au IIIe siècle, cette allégorie d'un mysticisme qui n'existait pas chez Platon, Plotin en prépara la lecture chrétienne – celle de Fulgence au VIe siècle, celle que l'on retrouve encore dans les réécritures des modernes, chez Boccace, Marino, Calderon. Ces profondes exégèses auraient peut-être surpris Apulée...

Sa Psyché, en tout cas, est fille et découvre l'amour. En d'autres pages des mêmes *Métamorphoses*, l'auteur parle très lestement de celui-ci et de ses jouissances. Mais entre une princesse à la "beauté jamais égalée", "si éclatante qu'on ne pouvait l'exprimer", possédant encore "la fleur de sa virginité" (p. 218) et un dieu, les choses se passent et se disent sans doute autrement qu'entre un jeune homme ami du plaisir et une jolie servante, capable de jouer du soir au matin "la Vénus suspendue" (p. 172). L'hypothèse pourtant ne résiste pas parfaitement à la lecture – sa taille s'arrondissant, la belle ne s'étonnera-t-elle pas "qu'une si petite piqûre ait valu à son ventre enrichi une aussi grosse enflure" (p. 230)? Mais commençons par le commencement: transportée par le Zéphir dans un palais merveilleux où elle est somptueusement traitée mais ne voit personne, l'héroïne retirée pour la nuit entend un léger bruit, s'effraie, pense à son honneur. "Et déjà le mari inconnu était là, il était monté sur le lit, il avait fait de Psyché sa femme et, avant le lever du jour, en hâte, il s'était retiré" (p. 224). On ne peut se dispenser plus complètement de faire sa cour! Il est vrai que le mari en question est "cet étourdi fieffé, dont les mauvaises façons témoignent de son mépris pour la morale publique" (p. 219). Cependant l'ingénue ne se plaint pas et, "comme le veut la Nature, la nouveauté [devient] plaisir" (p. 224).

La première initiation, sommaire et efficace, est donc toute physique. La passion ne viendra que plus tard, lorsque Psyché, munie de la lampe fatale, aura contemplé la beauté du dieu. Encore celle-ci ne sera-t-elle pas déterminante: il

faudra qu'elle se pique au doigt avec une des flèches de son mari, posées au pied du lit, pour que son cœur s'enflamme. Ainsi l'amour naîtra en elle sans impliquer, préalablement ou simultanément, son être profond: par accident. Quant à la métamorphose de l'adolescent turbulent en un tendre époux, on ne sait pas davantage comment elle s'est opérée, ni quelle est la part de la métaphore dans la formule dont il use: "le célèbre archer s'est blessé lui-même de ses armes" (p. 236). Pas plus qu'il ne propose aux galants un art d'aimer, Apulée ne s'attarde à l'analyse des sentiments.

On sait qu'une goutte d'huile coulant de la lampe brûlera l'Amour qui disparaîtra, laissant l'héroïne désespérée et disposée à mourir. Pan, qui la rencontrera dans cet état, pâle, soupirant, les yeux battus, lui fournira un diagnostic (elle souffre du "mal d'amour", p. 237) et un conseil: se soumettre avec humilité au dieu irrité, affin de regagner sa faveur. Elle le suivra à la lettre, recherchant longuement l'absent, disposée à "le calmer par des prières d'esclave" (p. 242), puis résignée à se rendre esclave de Vénus même, dans l'espoir d'apaiser sa fureur (la jalousie que sa beauté inspire à la déesse étant l'origine première de ses maux), et aussi de rencontrer dans la maison maternelle celui qu'elle cherche éperdument. Elle pratiquera courageusement "une obéissance périlleuse" (p. 244) mais n'évitera la mort, au cours des terribles épreuves imposées par sa cruelle belle-mère, que pour céder une nouvelle fois à la curiosité, ce qui lui vaudra de tomber en léthargie. Heureusement, l'Amour, remis de sa brûlure, et "ne pouvant plus supporter la longue absence de sa chère Psyché" (p. 255), la tirera de ce mauvais pas et obtiendra pour elle de Jupiter une place sur l'Olympe, ainsi qu'un mariage régulier, auquel Vénus consentira. Aussi la fille qui leur naîtra, la bien-nommée Volupté, sera-t-elle également immortelle.

Cette reconquête de l'amant perdu, vécue uniquement du point de vue de la femme, qui est aussi la coupable, a manifestement plus intéressé Apulée que la naissance de l'amour. Elle s'effectue en un parcours à valeur assurément initiatique (comme l'est le parcours de Lucius, jusqu'à sa conversion à la religion d'Isis), qui permet à la femme-enfant du début de mûrir, de révéler son courage, et surtout d'acquérir les qualités traditionnelles de l'épouse que sont l'humilité et la sou-

mission au mari. Jointe au nom de Psyché et au choix, dans le rôle du mari inconnu, de l'Amour (Platon donnait Éros pour un "démon"), ce ne peut être que cette seconde initiation, douloureuse et volontaire, étalée dans le temps (quelques mois), qui a cautionné la thèse d'une allégorie platonicienne.

Mais l'auteur aurait-il présenté un récit d'une aussi haute inspiration comme "de jolis contes", "des histoires de bonnes femmes" (p. 218)? et aurait-il emprunté pour le dire la voix de la servante des brigands, "vieille radoteuse, à moitié ivre" (p. 255), qui s'emploie ainsi à réconforter la jeune fille que ces diables ont enlevée le jour de son mariage? Sa narratrice manque de distinction, de subtilité; de l'amour elle ignore les premiers raffinements, mais elle doit se souvenir de nuits chaudes, car elle n'évoque la passion qu'en termes de désirs et d'ardeurs. L'idéal qu'elle propose balance entre les extrêmes de ce qu'un moraliste appellerait concupiscence, et les perfections de l'épouse, telles que l'entendait une tradition, non seulement romaine, mais quasi universelle. Sans doute, plus modestement que ne l'ont cru ses anciens exégètes, la visée d'Apulée n'allait-elle, en contant cette "histoire milésienne" où il se prend si peu au sérieux qu'il fait énoncer par Apollon un oracle en latin (p. 221), qu'à donner une simple illustration du mythe platonicien largement connu, et à le faire dans un registre plaisant, compatible avec le reste du roman.

Il est temps de revenir à la Préface de La Fontaine: si "presque toutes" les inventions de son histoire sont d'Apulée, "quelques épisodes" sont siens; d'un bout à l'autre d'ailleurs, il a usé de sa "liberté ordinaire". Et le poète d'ajouter fièrement: "Pour bien faire il faut considérer mon Ouvrage sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre" (pp. 54-55). On n'en attendait pas moins de celui qui, dans l'Épître bien connue adressée à Huet en 1687, devait proclamer:

> Mon imitation n'est point un esclavage.

Laissons de côté les transformations de la source grâce auxquelles la composition est plus rationnelle, le cadre esthétiquement parfait. Plus important pour notre sujet est le remplacement du magique par l'humain: l'Amour est ici un beau

jeune homme et non plus un dieu ailé; ce n'est pas en se blessant d'une de ses flèches que Psyché devient éperdument amoureuse de lui mais naturellement, et progressivement; le palais où elle réside avant la catastrophe n'est pas mystérieusement vide, mais peuplé de nymphes gracieuses, qui plus tard la réconforteront dans sa détresse; le conseil reçu du dieu Pan fait place à un long entretien avec un bon vieillard et deux charmantes fillettes. Autant de détails qui vont dans le même sens: faire que tous les ressorts de l'action soient psychologiques. On remarquera encore qu'après avoir cédé une seconde fois à la curiosité, Psyché ne tombe pas endormie mais est changée en more: elle a donc pleinement conscience de ce malheur qui l'atteint dans sa beauté, c'est-à-dire dans son bien le plus précieux[8].

Si le Latin n'était pas disposé à l'analyse, on voit bien qu'il en va différemment de La Fontaine, qui écrit pour un public très curieux des choses du cœur, qu'elles lui soient révélées par le monologue lyrique et l'introspection (son héroïne les pratique tous deux), par la conversation des personnages ("conversation morale", selon l'expression de Mlle de Scudéry, prenant parfois la forme des questions d'amour alors à la mode dans les salons), ou par les interventions de l'auteur, omniscient, complice au besoin de "la Belle", ému aussi à l'occasion, quoique le badinage le préserve d'un attendrissement qui serait hors de saison tandis que se prépare l'apothéose de Psyché. Un public qui aime qu'on lui parle de l'amour en termes délicats, non qu'il soit pudibond, mais parce qu'il ressent vivement ce qui sied à telle situation aussi bien qu'à tel genre littéraire: dans un ouvrage galant, une image grivoise, un mot malsonnant, seraient grossiers. Aussi le poète fait-il silence sur la nuit de noces ("On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celles-là", p. 79), se bornant à évoquer les rires des Nymphes entre elles le matin, qui faisaient rougir l'héroïne sans l'affliger plus que cela. Bel exemple de l'art

8 Cette analyse doit beaucoup au souvenir de conversations sur *Psyché* avec Noémi Hepp, qui a attiré il y a bien longtemps mon attention sur le travail d'adaptation de La Fontaine, à partir du récit d'Apulée.

classique de suggérer, où l'érotisme trouve son compte! Autre exemple, et tous deux nous mettent fort loin d'Apulée: il n'est point ici question d'une piqûre qui fait enfler le ventre de la fillette dès avant son mariage dans les règles, mais, après des noces olympiennes prémices de plaisirs que l'auteur renonce à décrire – "il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer" -, l'annonce qu'ils reçurent bientôt "un doux gage de leur amour" (p. 219). Un public dont le poète-Poliphile partage d'ailleurs le goût et les curiosités, celles de l'esprit et celles du cœur, comme en témoigne le si bel Hymne à la Volupté[9], où l'hédonisme se fait pur lyrisme.

Aussi vaut-il la peine de chercher, derrière le badinage déployé comme pour mieux le voiler (on parle souvent de la grivoiserie de l'auteur des *Contes*, mais on tend à oublier la pudeur du même homme, ici perceptible), le secret des *Amours de Psyché*, qui est bien le secret de l'amour, progressivement découvert par l'héroïne une fois que, le palais merveilleux évanoui et l'époux disparu, ayant tout perdu, elle entreprend de tout regagner. Mais c'est mal dire les choses: elle regagnera beaucoup plus que ce qu'elle a perdu. Car au milieu du luxe et des jeux, la première Psyché, femme-enfant très gâtée, ne connaissait que l'amour-plaisir, forme de l'amour-propre, qui la laissait à la fois éblouie et insatisfaite, attendant vaguement autre chose, ce qu'exprimaient ses rêveries poétiques, dans les jardins, au bord des ruisseaux. Dans le même temps, son mari avait commencé à lui prodiguer des leçons dont à vrai dire elle tirait peu de profit: "Si vous aimiez vous chercheriez le silence et la solitude..." (p. 88); "l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main" (p. 92). Toute une psychologie de l'amour s'esquissait ainsi dans leurs conversations, tandis que la pratique galante lui apprenait à associer délicieusement peines et plaisirs[10].

9 Si la fille de Psyché portait bien ce nom chez Apulée, c'était référence aux exercices du lit, sans plus.

10 Voir là-dessus les très belles pages de Jean-Pierre Collinet, "Plaisirs et peines de Psyché", *La Quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature française. Mélanges Corrado Rosso*, Genève, Droz, 1995, pp. 357-370.

Ce furent là les débuts de son apprentissage, tandis que la catastrophe se préparait. C'est celle-ci qui va être le point de départ d'un itinéraire qui, par étapes, l'amènera à découvrir et à faire sien un art d'aimer rare et précieux. On notera d'abord qu'en prenant immédiatement conscience de sa faute, Psyché accède à l'univers de la morale, qui lui était auparavant tout à fait étranger; le premier désespoir passé, elle se montre différente de ce qu'elle était, humble, vite décidée à trouver l'herbe qui guérira la brûlure du dieu. En même temps, elle s'engage dans la voie difficile de l'obéissance. Auprès du vieillard hospitalier, elle apprend que l'amour demande honnêteté, discrétion, prudence. Cependant ses efforts restent orientés vers un but hédoniste: reconquérir l'époux perdu. On sait qu'elle ne le reverra que lorsqu'elle aura cessé de le chercher et que, noire de visage, dans un total dénuement, elle aura enfin appris à se compter pour rien. C'est alors que, tout en étant sûre qu'elle se perd, elle accepte de se montrer à lui dans sa laideur ("j'aime mieux me détruire dans votre esprit que de ne pas vous complaire", p. 212), l'assure de l'aimer toujours, et ne demande rien pour elle. Comme l'a bien montré Noémi Hepp[11], elle est passée de l'amour qui se sent des droits à l'amour oblatif[12].

Il va de soi que La Fontaine connaissait l'interprétation platonicienne de la Fable de Psyché, aussi bien que son application à l'amour humain, selon laquelle il fallait s'attacher à l'âme et non aux beautés du corps. Il place d'ailleurs dans la bouche de son héroïne une apologie de l'amour des âmes, mais c'est pour lui donner l'occasion de la réfuter: "la plupart des femmes" privées de charme prétendent "qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir" (p. 213), alors qu'elle-même dit le contraire! Le poète connaissait tout autant les exégèses chrétiennes du récit d'Apulée. Cependant sa Psyché n'a rien d'une figure allégorique: c'est une

11 "De l'amour galant à l'amour sublime. L'envol de Psyché", *Cahiers de littérature du XVIIe siècle, 6 (1984), Hommage à René Fromilhague*, pp. 239-248.

12 Sans accéder aux mêmes sommets, l'Amour aussi a perdu son esprit de propriété et de maîtrise, puisqu'il lui demande un pardon qu'il sait ne pas mériter.

enfant que l'on voit devenir la plus aimante des femmes. On pourrait s'étonner qu'admirant Platon, il ait ainsi écarté de son récit, non sans le critiquer malicieusement, l'héritage platonicien. Mais des enthousiasmes des humanistes, convaincus que toute vérité se trouvait chez les Anciens, à l'époque classique, les esprits ont changé. Le souffle du burlesque a décoiffé la mythologie, dont on continue à aimer les belles histoires sans plus en faire l'herméneutique. En revanche, il faut croire que l'ancien novice de l'Oratoire n'y avait pas seulement passé son temps à lire des romans: la conception de l'amour à laquelle atteint Psyché est bien plus chrétienne que païenne; on a pu à son sujet employer le terme de charité.

Or tout va être accordé à Psyché par surcroît: amour, beauté, plaisir. Car nous sommes dans un conte, et il ne s'agit point d'y enseigner les voies du salut: le vieillard qui prétend tenir ses petites-filles éloignées des hommes a tort; l'amour, avec ses peines et ses joies, fait le prix de la vie. Discret, mêlé à beaucoup de plaisanterie, fondu dans le merveilleux, le message échappera au lecteur qui ne cherche qu'à se divertir. La Fontaine, qui croyait pour les jeunes filles aux vertus pédagogiques des romans[13], le réservait probablement aux *happy few*.

❦

Voici donc trois œuvres en relation, de manières différentes, avec le platonisme; et trois discours sur l'amour très différents. Pour bien parler des femmes, il faut les respecter; et pour proposer un art d'aimer, il faut se représenter ce sentiment comme une valeur: aussi tout roman d'apprentissage n'en contient-il pas, c'est ce que l'on vérifie à la lecture d'Apulée, et que l'on pourrait d'ailleurs vérifier encore au XVIIe siècle, dans les premiers livres du *Francion* par exemple. Mais en passant d'un récit milésien au genre pastoral, le contraste ne pouvait qu'être frappant. Sans doute n'est-on pas surpris de découvrir sous la plume d'Urfé un art d'aimer destiné aux jeunes gens, comme le veulent, non seulement les lieux

13 Voir p. 157: "Si jamais vous avez des filles laissez-les lire".

communs du roman sentimental, mais une pratique universelle concernant quasi toutes les espèces vivantes. Cependant le néo-platonisme, heureusement ramené à une quête du bonheur, a donné à l'art d'aimer de ses bergers sa coloration propre, qui n'est ni celle de l'amour courtois, ni celle du pétrarquisme: une idéalisation de la femme – en ses plus belles représentantes du moins – qui avait de quoi plaire à un public distingué, et particulièrement aux dames. À l'époque de La Fontaine, la vie mondaine était raffinée, et les attentes des lecteur avaient changé. Si le secret enserré dans *Psyché* est objet d'initiation pour l'héroïne, il vaut pour les deux sexes, le Cupidon du dénouement ayant lui aussi appris à aimer vraiment. En coulant dans le moule platonicien, très discrètement, un idéal chrétien, le poète a donné à son art d'aimer une portée générale, sans ôter à son récit ses qualités romanesques, en un délicat équilibre entre rire et larmes. Sur un thème inépuisable, le discours se module ainsi, non seulement en fonction des mentalités du temps, mais selon la personnalité de chacun: seuls l'homme sensible, le poète, lui insufflent à la fois charme et profondeur.

Abstract

Gegenstand dieser Studie ist eine Annäherung an *Liebe* und *Platonismus*. Ausgangspunkt bilden drei Werke, die diese Themen auf verschiedene Weisen variieren: *L'Astrée* von Honoré d'Urfé, aus dem Anfang des 17. Jahrhunderts, sodann die um 160 n. Chr. verfassten *Metamorphosen* des Apuleius, schliesslich *Les Amours de Psyche et de Cupidon,* die La Fontaine 1669 veröffentlicht.
Nicht jeder Bildungsroman enthält eine Liebeskunst: Das lässt sich bei Apuleius nachprüfen. Der Wechsel von der Erzählung in der Art des Aristeides von Milet (*milesiae fabulae*) zeitigt gegenüber der Gattung des Pastorale einen markanten Unterschied. Gerade der Neuplatonismus – zurechtgestutzt auf die Suche nach Glück – hat der Liebeskunst der Hirten im Forez durch die Idealisierung der Frau seine eigene Farbe verliehen. Daran mag ein Publikum – vorab die Frauen – Gefallen gefunden haben, das von der allgemeinen Grobschlächtigkeit genug hatte.
Zu La Fontaines Zeiten war das mondäne Leben raffiniert und die Erwartungen der Lesenden hatten sich verändert. Indem der Dichter, durchaus diskret, ein christliches Ideal in eine platonische Form giesst, verschafft er seiner Liebeskunst allgemeine Gültigkeit: Sie gilt gleichermassen für Mann und Frau. Ein feines Gleichgewicht zwischen lachendem und weinendem Auge entsteht, ohne dass dabei die romanesken Qualitäten seiner Erzählung geschmälert würden.
So spielt der (Liebes-)diskurs ein unerschöpfliches Thema auf seine je eigene Weise durch, nicht nur nach Massgabe zeitgenössischer Mentalitäten, sondern auch gemäss der je besonderen Persönlichkeit.